

Cours histoire : qu'est-ce qu'un événement historique ?
Question ontologique (mode d'être) et épistémologique (mode de connaissance).

Cf. deux sens du mot « histoire » : die Geschichte, et die Historie (l'histoire comme récit, et l'histoire comme déroulement effectif des événements)

Il y a quelque chose qu'on ne remet ici pas en question : l'événement historique existe en soi, ce n'est pas nous qui le faisons (encore que l'on peut dire que les médias font parfois l'événement mais alors c'est au sens où au bout du compte ce qu'on a pu croire être un événement car il est en gros titre dans tous les journaux, etc., ne l'est peut-être pas, on ne le saura qu'après –cf. mort dans un accident de voiture de lady Di : en quoi est-ce que ça a pu changer le cours du monde ?)

I- L'événement historique existe-t-il en soi ?- Texte de P. Veyne

A- Texte de Paul Veyne : il y répond en décrivant le travail de l'historien (quelles sont les méthodes de l'historien ?)

P.Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, 1971, p.57, Structure du champ événementiel

Les historiens racontent des intrigues, qui sont comme autant d'itinéraires qu'ils tracent à leur guise à travers le très objectif champ événementiel (lequel est divisible à l'infini et n'est pas composé d'atomes événementiels) ; aucun historien ne décrit la totalité de ce champ, car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout; aucun de ces itinéraires n'est le vrai, n'est l'Histoire. Enfin, le champ événementiel ne comprend pas des sites qu'on irait visiter et qui s'appelleraient événements un événement n'est pas un être, mais un croisement d'itinéraires possibles. Considérons l'événement appelé guerre de 1914, ou plutôt situons-nous avec plus de précision les opérations militaires et l'activité diplomatique ; c'est un itinéraire qui en vaut bien un autre. Nous pouvons aussi voir plus largement et déborder sur les zones avoisinantes : les nécessités militaires ont entraîné une intervention de l'Etat dans la vie économique, suscité des problèmes politiques et constitutionnels, modifié les mœurs, multiplié le nombre des infirmières et des ouvrières et bouleversé la condition de la femme... Nous voilà sur l'itinéraire du féminisme, que nous pouvons suivre plus ou moins loin. Certains itinéraires tournent court (la guerre a eu peu d'influence sur l'évolution de la peinture, sauf erreur) le même "fait", qui est cause profonde sur un itinéraire donné, sera incident ou détail sur un autre. Toutes ces liaisons dans le champ événementiel sont parfaitement objectives. Alors, quel sera l'événement appelé guerre de 1914? Il sera ce que vous en ferez par l'étendue que vous donnerez librement au concept de guerre : les opérations diplomatiques ou militaires, ou une partie plus ou moins grande des itinéraires qui recoupent celui-ci. Si vous voyez assez grand, votre guerre sera même un "fait social total". Les événements ne sont pas des choses, des objets consistants, des substances ; ils sont un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interaction, hommes et choses. Les événements n'ont pas d'unité naturelle ; on ne peut, comme le bon cuisinier du Phèdre, les découper selon leurs articulations véritables, car ils n'en ont pas.

• **Problématisation : l'événement historique existe-t-il en dehors de nous ?**

Thème : l'histoire.

Thèse : porte sur l'objet et le travail de l'historien

Question à laquelle il répond : Qu'est-ce qu'un événement historique ? L'événement historique existe-t-il tel quel, en dehors de nous ?

Thèse : l'événement historique n'existe pas tel quel en dehors de nous, car il dépend d'une certaine intrigue, d'un certain itinéraire par lequel il prend sens

Thèse opposée : en dehors de nous il existe des événements, un itinéraire historique réel, et l'historien qui fait bien son travail doit les retranscrire avec objectivité (c'est thèse de Hegel).

1) L'objet et le travail de l'historien : la mise en intrigues

a) L'historien raconte des histoires, en plaçant les faits qu'il décrit dans des intrigues.

Intrigue = issue du roman policier, elle suppose des personnages, des acteurs, dont l'ensemble des actions sont susceptibles d'être reprises dans un récit qui les mettra en rapport avec les obstacles qu'elles ont dû surmonter, les tensions et les enjeux qu'elles ont entraîné (mélange (humain) de causes matérielles, de liberté et de hasards)

Thèse : un fait n'est rien sans son intrigue. Non seulement un fait sera plus ou moins important selon l'intrigue choisie, mais encore, il sera existant ou inexistant selon le choix de l'intrigue. Un événement ne peut devenir un fait que si je lui accorde une signification.

Événement = « découpage libre dans réalité » ; « agrégat de processus ... » ie, pas chose individuelle. L'événement n'est pas un être, mais un « croisement d'itinéraires possibles ».

Champ événementiel = matériau dont dispose l'historien pour raconter ses intrigues. Désigne tout ce qui arrive et est arrivé à l'homme dans le monde, et ce, depuis les débuts de l'humanité. Il n'est pas structuré de telle sorte que l'historien n'aurait plus qu'à aller à la pêche aux événements, comme s'il était tout prêt : un événement n'étant événement que par et dans une intrigue, et les intrigues existant en nombre infini, se présentant comme d'innombrables possibilités, c'est à l'historien de construire l'événement.

Conclusion : le travail de l'historien consiste donc à isoler, par abstraction, dans le flux du devenir, des moments que l'on juge significatifs, et les articuler ensuite logiquement

b) Fonction de l'exemple (la guerre 14-18)

Exemplifie la thèse selon laquelle un fait n'est rien sans son intrigue, qu'un événement n'est qu'un croisement d'itinéraires possibles, et peut être différent selon l'itinéraire choisi. En effet, la « **guerre 1914** » n'a pas de sens en soi ; tel quel, l'événement n'a aucune pertinence historique ; si je veux qu'il prenne la dimension d'un fait historique, il faut qu'il soit intégré dans un récit, et que dans ce récit, il ait une signification. Le fait historique n'est jamais isolé mais est retenu en fonction d'un déroulement ; peut être rattaché à plusieurs sortes d'intrigues

Conséquence : un même fait sera cause profonde selon un itinéraire donné, et incident ou détail sur un autre

2) qu'est-ce qui est « historique » ? ou : rien n'est en soi historique !

a) La guerre 14-18, plus historique que l'affaire Dutroux, et plus digne de figurer dans un livre d'histoire ?

Réponse : dans l'histoire des guerres, ou dans une histoire où la guerre est au premier plan, l'affaire Dutroux ne sera pas considérée comme de l'histoire, ou du moins comme un événement important. Mais l'affaire Dutroux est de première importance dans l'histoire du crime ; celui qui dirait que cette histoire est moins importante que l'histoire politique devrait pouvoir prouver que le crime n'a pas d'importance, ou du moins une importance moindre dans la vie des gens !

b) De même, en quoi B. Bardot serait-elle plus digne que Pompidou de vivre dans notre mémoire ?

Réponse : c'est en vertu d'un préjugé ancien que Pompidou serait en soi historique : ie, à partir du moment où on choisit de dire que les chefs d'Etat sont de la grande histoire et font l'histoire. Or, B. Bardot peut très bien devenir une figurante dans un scénario d'histoire contemporaine qui aurait pour sujet le star-system, les mass-média (la religion moderne de la vedette¹) ; de même les 2 et 3 !

D'où la thèse de P.Veyne : **rien n'est en soi historique (et tout est alors historique)** : « *il est impossible de décider qu'un fait est historique et qu'un autre est une anecdote digne d'oubli, parce que tout fait entre dans une série et n'a d'importance relative que dans sa série* » ; « *il arrive à tout instant des événements de toute espèce et notre monde est celui du devenir ; il est vain de croire que certains de ces événements seraient d'une nature particulière, seraient historiques et constitueraient l'Histoire* ». Tout ce qui est arrivé, et même tout ce qui arrive, est digne de l'histoire.

Conséquence : dès lors, le « **non événementiel** » n'est que « l'historicité dont nous n'avons pas conscience comme telle ». Ou bien tout simplement ce que nous ne pouvons faire rentrer dans la série que nous nous occupons de retracer. Ce que notre choix a décidé d'évacuer.

Transition : Le champ événementiel est-il arbitraire ? Toutefois, ce champ est objectif, ainsi que toutes ces intrigues (l'historien ne raconte donc pas n'importe quoi). Ce champ événementiel ne dépend pas de lui, il est vrai au sens où il existe : il est objectif, non subjectif. Ce qui n'est pas objectif c'est l'itinéraire –encore est-il une réelle possibilité qui s'impose à vous.

¹ Cf. E.Morin, *Les stars*, Ed.Points Seuil

B- Risque cependant de la thèse de Veyne = le relativisme puis le scepticisme et au bout du compte le révisionnisme.

En effet :

- (1) Veyne dit que les historiens peuvent classer tout ce qu'ils veulent comme historique et comme important,
- (2) Conséquence : relativisme : il n'y a pas de vérité unique sur le passé mais seulement des histoires et chacune est « vraie » selon la perspective dans laquelle elle est rédigée

Deux sortes de relativismes :

- (a) chaque communauté est en droit d'établir ses propres normes de vérité (cf. Etats-Unis : le post-modernisme = affirme que chaque communauté, les blancs, les noirs, les féministes, etc., détient les clés de la compréhension de son propre passé)
 - (b) les réalités du passé étant de toute façon hors d'atteinte, tout discours est une fiction parmi d'autres.
- (3) Or (1) et (2) mènent au scepticisme, ie, à la thèse selon laquelle derrière les mots et les récits historiques, il n'existe rien du tout (s'il y a autant d'histoires que d'auteurs de l'histoire, alors y a-t-il bien du réel sous les mots de l'histoire ?)
 - (4) puis de là permettent le révisionnisme, voire le négationnisme : « les chambres à gaz n'ont pas existé » (en tout cas, ne permettent pas du tout de lutter contre eux) (si tout est représentation, et si nul ne peut prétendre à l'objectivité, comment peut-on combattre ceux qui nient les chambres à gaz ?)

Transition : Est-ce à dire que tout discours historique est une fiction ? Qu'il y a autant d'histoires que d'historiens ? Veyne nous dit bien que le champ événementiel sur lequel l'historien travaille existe : ce n'est pas l'historien qui le crée de toutes pièces ! P.Veyne dit que l'histoire est un « roman vrai » : elle est donc intermédiaire entre la science et la littérature. Si elle raconte les événements à la manière du romancier, elle vise la vérité et ne raconte pas n'importe quoi, ni des événements imaginaires. Cf. fait qu'il y a quand même une différence entre Mme Bovary et Napoléon, c'est-à-dire, entre la fiction et l'histoire. De même, entre la réalité des camps de concentration et le film de Benini, La vie est belle !

II- Conséquence sur le statut de la connaissance historique : objective ? ou bien subjective ?

Mais le doute demeure quand même sur un point, celui de la validité de la connaissance historique : c'est bien l'historien qui reconstruit le passé à sa manière, donc, il semble qu'on soit incapable de connaître le passé tel qu'il est « en soi ». On va voir en fait que le travail de l'historien est un savant dosage entre subjectivité et objectivité :

A- Analyse plus détaillée des méthodes de l'historien

1) la collecte des documents

Arrêtons-nous donc davantage que ne le fait Veyne sur le travail de l'historien. L'historien ne raconte pas n'importe quoi, il n'invente pas de toutes pièces : il a besoin de preuves. Ces preuves, il ne les trouvera pas en recourant à l'expérience, puisque les phénomènes historiques appartiennent au passé, ils ne sont donc pas reproductibles (ça n'a pas de sens de parler d'un laboratoire de l'histoire). Il les trouvera dans des documents, qui sont des traces du passé.

Nature de ces documents : témoignages, articles de journaux, photos, vestiges naturels, etc.

Va-t-il se contenter de lire ces documents ? Non, il va les soumettre à l'analyse critique (présence d'une méthode, qui est la même pour tout le monde).

a) Le dépouillement des documents doit donc obéir à certaines questions :

- le document est-il authentique ?
- quelle est sa date exacte ?
- l'auteur du document est-il vraiment en position de savoir ce qu'il affirme ?
- est-il sincère, ou a-t-il intérêt à orienter son discours ?
- si statistiques = comment ont-elles été constituées ? sont-elles fiables ?

On peut ainsi savoir quels sont les documents et témoignages dignes de confiance...

b) Ces documents devront être recoupés avec d'autres : un seul document ne suffit pas !

Par exemple, on a longtemps dit que lors de la guerre de 14, les citoyens français sont partis en guerre avec enthousiasme ; aujourd'hui, on s'est rendu compte que cette affirmation reposait sur l'étude des seuls journaux parisiens...

2) Pourtant, subjectivité quand même : elle obéit en effet à une hypothèse préalable, qui elle-même dépend de l'historien, etc. !

a) **L'historien doit avoir une question préalable :**

Le problème, c'est que tout ne commence pas avec cette collecte de documents ! En effet, quand l'historien se met à consulter des documents, il a déjà des questions, un début d'argumentation ; ce sont ces questions et ce début d'explication qu'il a besoin d'appuyer par des preuves, qu'il va chercher dans des documents.

Or, ces questions vont déterminer ce qui est important pour répondre à celles-ci : il y a une sélection « **a priori** » ; peut-être cette sélection va faire rater à l'historien des documents qui auraient pourtant été très utiles...

b) or l'historien est un être humain, historiquement situé lui-même, et culturellement déterminé (ou en tout cas influencé !)

... mais surtout, cela signifie que deux historiens peuvent dépouiller les mêmes documents sans y voir les mêmes choses. Les documents ne livrent pas la même information selon la personne qui les consulte... (personne : milieu différent, caractère différent, époque différente, etc.)

Ce n'est vraiment pas le passé en soi que l'on connaît à travers l'histoire, mais le passé tel qu'il est reconstruit par chaque historien. Du fait que le passé ne soit plus, il ne peut par définition en être autrement.

Cf. fait que les traces ont toujours besoin d'être interprétées, elles doivent être mises en rapport avec d'autres événements sans qu'on sache quelle est la cause profonde ou principale, etc.

c) Ainsi nous pouvons faire ici un point sur la causalité en histoire

Rappel : Expliquer et comprendre

Expliquer = donner une cause nécessaire et suffisante de ce phénomène ;

Comprendre = donner un faisceau de raisons qui permet de saisir le plus rationnellement possible ce qui rend possible tel phénomène. La rationalité suppose qu'on argumente, qu'on essaie d'être clair, qu'on évite l'argument d'autorité, etc.

Un historien ne fait pas une chronique, qui relaterait ce qui s'est passé ; il cherche à mettre en relation des phénomènes par un lien de causalité ; il cherche quelle est la bonne explication (cf. « **rétrodictio** »). Problème : comme le dit P. Veyne, la causalité en histoire c'est l'art de boucher les trous... (causalité interprétative).

Exemple : imaginons que l'on veuille expliquer pourquoi Louis XIV devint impopulaire. L'historien va devoir trouver des causes possibles de ce phénomène en trouvant des documents à mettre en rapport avec cette impopularité. Il va notamment trouver des documents montrant que les impôts s'alourdissent, en même temps que le nombre de messes données en sa faveur diminue. Or, ne sait-on pas élever les impôts est en général une cause d'impopularité pour ceux qui en sont à l'origine ?

Voici donc le raisonnement auquel on aboutit :

- (1) Louis XIV devint impopulaire
- (2) l'élévation des impôts est une cause d'impopularité
- (3) donc Louis XIV devint impopulaire parce qu'il a élevé les impôts

Problèmes :

- ce raisonnement est inductif, or, l'induction n'est pas un mode de raisonnement logiquement valide
- suppose que l'homme agit toujours de la même manière, selon les mêmes motifs (il existe une nature humaine), et donc, au bout du compte, que l'histoire se répète, qu'il y a une régularité...
- et surtout, suppose qu'il y a une cause unique...
- et même, que ce que font les hommes serait à l'origine des événements....

En fait, l'historien ne fait que construire une causalité qui permet de comprendre un déroulement historique, mais pas de l'expliquer : il a une valeur seulement interprétative !

B- comment sauver l'histoire de l'arbitraire ?

L'historien ne se contente pas de donner son avis personnel sur ce qui a bien pu se passer, il prouve ses dires : cf. interrogation de documents, en utilisant une méthode bien spécifique, que tout le monde utilise –on n'a pas chacun sa méthode- : on peut donc s'attendre à ce que quelqu'un qui utiliserait les mêmes sources et qui aurait la même intrigue, trouverait le même résultat (il est donc guidé par quelque chose d'extérieur à lui, non pas, comme un romancier, par son imagination et sa seule individualité)

Recours à des concepts issus d'autres disciplines des sciences humaines (sociologie, économie, ethnologie, etc.) et même naturelles (physique, biologie).

Transition avec partie III :

L'histoire est donc une tentative pour essayer de comprendre ce qui s'est passé, de relier entre eux les événements, pour leur donner, après-coup, une cohérence. La question qui se pose alors est celle de savoir si on peut donner un sens unique, unifiant, global, à tout ce qui s'est passé depuis l'origine de l'humanité. Peut-on ordonner tous les événements humains à travers un unique fil directeur ? On parle alors d'un fil directeur qui donnerait du sens à ce que font les hommes, mais aussi qui mènerait les hommes quelque part.

Mais où ? Vers une fin qui serait « bonne », qui correspondrait au progrès de l'homme. Mais fin qui serait alors un terminus aussi puisque si l'homme a atteint ce progrès... Et surtout si l'histoire est le récit des progrès de l'humanité, il faut alors imaginer qu'un jour il n'y aura plus d'histoire car avouons le, l'histoire n'est-elle pas que le récit de la violence ? conflits, etc. ?

III- L'histoire a-t-elle un sens ?

- **Rappel : deux sens du mot histoire :**

| | |
|---|------------------------------------|
| désigne le passé tel qu'il a été vécu et parcouru par l'ensemble de l'humanité (réalité historique) | la connaissance de ce passé |
| Die Historie | Die Geschichte |

- **Plusieurs sens du mot sens :**

| | | |
|---|--|---|
| signification : être intelligible ; ne pas être absurde | avoir une direction, être orienté vers quelque chose (orientation) | fin finale, arrêt de l'histoire, finalité |
|---|--|---|

- **Problématique** : on doit donc se demander si l'histoire au sens de réalité historique (sens 1) a un sens, i.e., à la fois :
 - si on peut la comprendre, si elle est cohérente,
 - et si elle est orientée vers une direction et une fin précise.

La question semble avoir moins de pertinence si on s'interroge sur l'histoire au sens de connaissance du passé (sens 2). En effet, si on ouvre un livre d'histoire, on ne dit pas que c'est du charabia, mais que c'est un discours intelligible, rationnel, etc. L'histoire au sens de connaissance du passé fait donc immédiatement sens (le mot sens étant pris au sens de signification). La question de savoir si l'histoire au sens de connaissance du passé a un sens ne paraît donc pas très pertinente (encore qu'elle pourrait mener à s'interroger sur la rationalité du discours historique). C'est donc plutôt sur l'histoire au sens de réalité historique qu'il faut ici s'interroger. Ici, ce sont les sens 2) et 3) du mot " sens " qui peuvent être convoqués. L'histoire au sens de réalité historique a-t-elle un sens, i.e., **ce que font les hommes est-il dénué de sens ?**

- Cela peut s'entendre comme suit : **est-ce que l'histoire des hommes n'est que l'histoire de nos passions, de la violence, des guerres, etc. ?** Ici, le sujet a une connotation morale ; il s'agit de savoir si l'histoire des hommes doit nous mener à dire que l'homme est mauvais. **Doit-on désespérer de l'homme dans l'histoire ?**
- Mais encore, on peut tout simplement se demander **si l'histoire a une direction**, si elle est orientée vers une fin. Mais alors, on rejoint la précédente question : car si on cherche à donner un contenu à cette fin de l'histoire, on peut très bien considérer que c'est une fin morale, un progrès moral de l'homme. L'histoire aurait un sens qui serait la réalisation de l'essence de l'homme, et l'avènement de la moralité.

Mais, finalement, un autre problème se pose : si on dit que l'histoire au sens de réalité historique a un sens, il faut bien en faire le récit. Ne peut-on pas dès lors se demander si ce ne serait pas au bout du compte à travers l'histoire au sens de connaissance du passé, qui suppose un historien recherchant le sens de l'histoire, donc, l'exercice d'un sujet connaissant, que l'histoire au sens de réalité historique est supposée avoir un sens. Mais alors, peut-être ce sens de l'histoire n'existerait que par cet historien même. Peut-être même l'histoire au sens de réalité historique n'existe-t-elle pas ?

A- Origine de la philosophie de l'histoire : la religion

Son origine est chrétienne.

- Cf. **St Paul, Epître aux romains** :

Derrière tout ce que font les hommes, se profile un plan caché de Dieu, de la Providence, qui guide les événements. Voici ce plan / fil directeur de l'histoire :

| | | | |
|---------------------------------|--------------|---------------------------------------|---------------------------|
| la Création | la Chute | la lente histoire de la Rédemption | jusqu'au Jugement dernier |
| Dieu a créé l'homme à son image | Péché d'Adam | qui a commencé avec la mort du Christ | fin du monde |

Conclusion : l'humanité est, à travers l'histoire, soumise aux épreuves d'une rédemption progressive (qui consiste à se guérir du péché originel). L'histoire est donc celle du salut de l'humanité. Ce n'est pas à proprement parler une philo de l'histoire, mais plutôt une théologie de l'histoire.

- Cf. **St Augustin** (354-430), *La cité de Dieu*

La Providence conduit l'histoire de l'humanité depuis Adam jusqu'à la fin de l'histoire, comme s'il ne s'agissait que de l'histoire d'un

seul individu qui passerait petit à petit de l'enfance à la vieillesse.

- Cf. encore **Bossuet** (1627-1704), *Discours sur l'histoire universelle*

"mais souvenez-vous, monseigneur, que ce long enchaînement de causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence".

Pour ce dernier, il n'y a aucun hasard dans l'histoire : si les hommes ne parviennent pas à voir comment l'histoire progresse vers sa fin, c'est parce qu'ils sont des créatures ignorantes du dessein divin et des moyens par lesquels il s'exerce.

B- Hegel, La Raison dans l'Histoire : l'histoire comme manifestation de l'Esprit

Hegel, La Raison dans l'Histoire, trad. K. Papaioannou, U.G.E. coll. 10 / 18, 1965, pp. 97-98.

L'histoire universelle est la manifestation du processus divin, de la marche graduelle par laquelle l'Esprit connaît et réalise sa vérité. Tout ce qui est historique est une étape de cette connaissance de soi. Le devoir suprême, l'essence de l'Esprit est de se connaître soi-même et de se réaliser. C'est ce qu'il accomplit dans l'histoire : il se produit sous certaines formes déterminées, et ces formes sont les peuples historiques. Chacun de ces peuples exprime une étape, désigne une époque de l'histoire universelle. Plus profondément : ces peuples incarnent les principes que l'Esprit a trouvés en lui et qu'il a dû réaliser dans le monde. Il existe donc entre eux une connexion nécessaire qui n'exprime rien d'autre que la nature même de l'Esprit. L'histoire universelle est la manifestation du processus divin absolu de l'Esprit dans ses plus hautes figures : la marche graduelle par laquelle il parvient à sa vérité et prend conscience de soi. Les peuples historiques, les caractères déterminés de leur éthique collective, de leur constitution, de leur art, de leur religion, de leur science, constituent les configurations de cette marche graduelle. Franchir ces degrés, c'est le désir infini et la poussée irrésistible de l'Esprit du Monde, car leur articulation aussi bien que leur réalisation est son concept même.

1) le sujet de l'histoire : l'Esprit/ Raison

L'histoire est un processus continu et unique, qui n'est que la métamorphose d'une seule et même substance, appelée **Esprit**. Pour Hegel, tout ce que font les hommes est à lire à travers le progrès de l'Esprit. Elle n'est que le récit des progrès de l'Esprit, de la prise de conscience de l'Esprit par lui-même.

Que veut-on dire quand on dit que l'esprit doit se réaliser, prendre conscience de lui-même progressivement, advenir à lui-même ? Cela signifie qu'au début l'esprit est frustré, encore naturel, donc, pas encore bien « éveillé », distinct de la nature. Il doit se réaliser progressivement, en se dégageant du naturel, et en devenant donc raison, liberté.

L'Esprit prend ainsi d'autres noms : il est **Raison**, et Liberté.

Mais attention : la raison est

- intérieure, non pas extérieure, au devenir historique (contrairement à l'histoire sainte)
- le devenir historique lui-même

C'est qu'elle n'est pas la capacité de compréhension, de distinguer le vrai du faux, de raisonner, mais ce qui se développe à travers l'histoire; bref, c'est une entité, et le réel lui-même. Cf. "*ce qui est réel est rationnel et ce qui est rationnel est réel*".

Problème : la Raison est donc le moteur de l'histoire. C'est elle qui fait l'histoire, qui fait agir les hommes. Pourtant, on a plutôt l'impression du contraire ! Cf. violence, passions, intérêts, etc. Comment rendre compatible cette violence avec l'hypothèse hégélienne ?

2) La ruse de la raison

HEGEL, *La Raison dans l'Histoire*, chap. 2, éd. 10 / 18, pp. 125-127

Ces grands hommes semblent obéir uniquement à leur passion, à leur caprice. Mais ce qu'ils veulent est l'universel. [...] C'est la psychologie des maîtres d'école qui sépare ces deux aspects. Ayant réduit la passion à une manie, elle rend suspecte la morale de ces hommes ; ensuite, elle tient les conséquences de leurs actes pour leurs vrais motifs et leurs actes mêmes pour des moyens au service de ces buts : leurs actions s'expliquent par la manie des grandeurs ou la manie des conquêtes. Ainsi par exemple l'aspiration d'Alexandre est réduite à la manie de conquête, donc à quelque chose de subjectif qui n'est pas le Bien. Cette réflexion dite psychologique explique par le fond du cœur toutes les actions et leur donne une forme subjective. De ce point de vue, les protagonistes de l'histoire auraient tout fait, poussés par une passion grande ou petite ou par une manie, et ne méritent donc pas d'être considérés comme des hommes moraux. Alexandre de Macédoine a conquis une partie de la Grèce, puis l'Asie ; il a donc été un obsédé de conquêtes. Il a agi par manie de conquêtes, par manie de gloire, et la preuve en est qu'il s'est couvert de gloire. Quel maître d'école n'a pas démontré d'avance qu'Alexandre le Grand, Jules César et les hommes de la même espèce ont tous été poussés par de telles passions et que, par conséquent, ils ont été des

hommes immoraux ? D'où il suit aussitôt que lui, le maître d'école, vaut mieux que ces gens-là, car il n'a pas de ces passions et en donne comme preuve qu'il n'a pas conquis l'Asie, ni vaincu Darius et Porus, mais qu'il est un homme qui vit bien et a laissé également les autres vivre.

Friedrich Hegel, *La Raison dans l'histoire* (1830), trad. K. Papaioannou, Éd. UGE, coll. 10-18, 1965, pp. 105-109.

Il en va de même pour l'ordre du monde. Ses éléments sont d'une part les passions, de l'autre la Raison. Les passions constituent l'élément actif. Elles ne sont pas toujours opposées à l'ordre éthique; bien au contraire, elles réalisent l'Universel. En ce qui concerne la morale des passions, il est évident qu'elles n'aspirent qu'à leur propre intérêt. De ce côté-ci, elles apparaissent comme égoïstes et mauvaises. Or ce qui est actif est toujours individuel: dans l'action je suis moi-même, c'est mon propre but que je cherche à accomplir. Mais ce but peut être bon, et même universel. L'intérêt peut être tout à fait particulier mais il ne s'ensuit pas qu'il soit opposé à l'Universel. L'Universel doit se réaliser par le particulier. [...] Nous disons donc que rien ne s'est fait sans être soutenu par l'intérêt de ceux qui y ont collaboré. Cet intérêt, nous l'appelons passion lorsque, refoulant tous les autres intérêts ou buts, l'individualité tout entière se projette sur un objectif avec toutes les fibres intérieures de son vouloir et concentre dans ce but ses forces et tous ses besoins. En ce sens, nous devons dire que rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion.

Qu'est-ce que la **passion** ? La passion est l'action faite en vue d'intérêts égoïstes. **Les grands hommes** ne sont pas des philanthropes. Il est clair qu'ils agissent par intérêt. Pourtant, sans le savoir, ils réalisent les fins rationnelles de l'histoire. Intérêt et désir sont les moyens dont se sert l'Esprit du monde pour parvenir à ses fins et s'élever à la conscience. Peuples et individus agissent pour leur bien propre mais ils servent inconsciemment à accomplir une tâche plus élevée. Les consciences individuelles sont sans le vouloir ni le savoir au service de ce qui les dépasse. C'est ce que Hegel appelle **la ruse de la raison**. Par la médiation des hommes passionnés, la raison devient et se réalise.

Exemple : si la dictature napoléonienne est d'abord au service des intérêts égoïstes de Napoléon, elle va pourtant contribuer au développement de la liberté puisque, grâce à elle, les idées de la révolution française vont s'étendre dans une Europe sans frontières.

3) Objections

a) d'un point de vue moral : cela revient à justifier les pires ignominies

Manière de justifier tout ce qui arrive, et surtout, le mal ("théodicée") : tout ce que font les hommes, même ce qui nous paraît au premier abord le plus absurde et monstrueux (actes de barbarie comme Auschwitz ; Milosevic etc.), est en fait, si on ramène cela au point de vue de l'histoire philo, au plan divin, un progrès de l'esprit. Plus de morale et de raison au bout du compte (rejoint argument selon lequel la fin justifie les moyens)

b) d'un point de vue scientifique ou épistémologique :

-ce n'est possible que d'un point de vue général; dès lors, ça reste toujours trop vague pour prétendre être objectif (cf. critique de la psychanalyse : tout peut par définition entrer dans ce genre de discours)

-suppose des fins de la nature et des entités abstraites (cf. "Esprit du monde") existant réellement; or, on ne peut prouver par aucun outil scientifique leur existence

Transition : ne peut-on pas être plus modeste et remplacer cet esprit surhumain par ce qu'on nomme des forces (sociales, économiques, etc.) ?

C- Les forces à l'œuvre dans l'histoire

1) le marxisme

Ainsi pour Marx le seul et vrai moteur de l'histoire est l'économie, c'est-à-dire, les forces matérielles. On notera que cela revient à remplacer l'esprit par la matière (cf. cours esprit et matière, distinction idéalisme et matérialisme).

On part ici de l'homme comme ayant pour mobiles premiers la satisfaction de leurs besoins matériels. La lutte pour la satisfaction de ces besoins va être à l'origine de toutes les transformations sociales, culturelles... L'histoire chez Marx est donc celle de la lutte des classes ; son but est la société sans classes (le communisme).

| |
|---|
| SUPERSTRUCTURE : culture, manière de penser, etc. |
| BASE = INFRASTRUCTURE ECONOMIQUE |
| les rapports économiques entre les hommes |

Exemple :

| | |
|--|--|
| Grèce : économie : esclavage | - morale et religion aristocratique - philosophie comme loisir suprême |
| Moyen-Age : exploitation des serfs | - serf-seigneur-roi = pape-évêque-curé |
| Ere moderne : capitalisme : exploitation du prolétariat par le capital | - société de consommation, culte de l'épanouissement (qui est lié à la consommation) |

Problème de cette conception :

Le point commun à toutes les philosophies de l'histoire est donc ignorer que l'histoire a à voir avec la liberté et au bout du compte l'histoire ne se distingue plus de la nature : l'histoire devient alors un destin, qui entraîne les hommes. Ce ne sont alors pas les hommes qui font l'histoire mais l'histoire qui fait l'homme ! L'histoire est le royaume de la nécessité, du déterminisme. Pourquoi alors distinguer l'histoire de la science physique ? Il ne peut y avoir de lois du devenir historique sinon ce n'est plus de l'histoire. Cf. Popper, *Misères de l'historicisme*.

2) Point sur : l'Ecole des Annales

Mouvement d'historiographes (années 1920-30). S'interroge sur le problème de savoir ce qu'est un événement. Cette école a bouleversé la façon de poser les problèmes, de découper les entités qu'on veut soumettre à l'investigation historique. Par exemple, pour Bloch, la société féodale devient à elle seule l'événement ; pour Fèvre, l'incroyance au 16e devient l'objet de la recherche historique, un événement ; et pour Braudel, le héros de l'histoire, c'est la Méditerranée.

On cesse de mettre l'homme au centre de l'histoire : l'histoire n'est plus celle des grands hommes. Ce qui est important, ce sont les rapports de force, et non les personnages. Alors que dans le récit historique classique, l'action était toujours rapportée à des agents humains, cette nouvelle histoire se réfère à de tout autres objets. Qu'il s'agisse de nations, de sociétés, de villages, de civilisations, cette histoire met à la place du sujet habituel de l'action des entités anonymes. La place tenue naguère par les grands hommes est maintenant tenue par des forces sociales.

Le temps historique subit une révision. En effet, il s'étale sur de grandes périodes : il est sans aucun lien avec celui de la mémoire, des attentes, les intentions des sujets. Cette nouvelle structure du temps est proportionnée aux entités que l'histoire va mettre en oeuvre. Le temps historique paraît se résoudre en une multiplicité d'intervalles hétérogènes : il y a le temps court de l'événement, le temps demi-long de la conjoncture, la longue durée des civilisations, la très longue durée des symbolismes fondateurs du statut social ; bref, ce n'est plus le temps de l'action. La temporalité devient stationnaire. Les mutations ne se font pas d'un coup. A la notion d'événement conçu comme saut temporel, ils opposent le temps social (cf. notions de conjoncture, structure, tendance, cycle, croissance, rupture).

Ces historiens vont au-delà de la critique du document, car pour eux, tout témoignage est suspect. Pourquoi? Parce que ce qui pousse les acteurs à agir de telle manière n'est pas réductible aux raisons qu'en donnent les acteurs. Nous supposons naïvement que les agents sont les moteurs de l'histoire, alors qu'il y a des forces cachées. Les documents doivent donc être étendus à des objets qui à première vue, n'entrent pas dans cette catégorie. Ce sont tous les "objets" qui peuvent gouverner les hommes à leur insu, et qui invalident les raisons que l'agent donne de ses actions. on considère le rapport des infrastructures aux superstructures (les superstructures sont ce qui détermine les hommes). Les changements se passent apparemment à ce niveau ; ils sont la résultante de jeux de force contradictoires, et non le fruit des délibérations des acteurs. L'histoire doit montrer les interactions entre les agents et ces infrastructures. L'objet de l'histoire, c'est le "fait social total". Les héros, comme les moments forts, sont les groupes sociaux, des catégories ou des classes sociales (villes/campagnes, bourgeois/artisans).

L'événement s'efface donc au profit de la **structure** : il devient épiphénomène (phénomène de surface, superficiel). L'événement n'est que trompe-l'oeil, anecdote.